

Papa a trouvé une place de parking pour pouvoir m'accompagner sur le quai, et il a même insisté pour m'acheter un truc à grignoter pour le voyage. J'atteins ma place tant bien que mal, en manœuvrant ma valise, mon sac à dos, mon café frappé et ma tranche de cake au citron. Il y a du monde dans le wagon, une petite colonie de vacances en occupe la moitié. Personne ne fait attention à moi. Est-ce que j'ai arrêté d'exister ? Deux doigts sur la jugulaire, je me concentre pour capter le battement qui prouve que je suis encore en vie. J'aspire mon café glacé à la paille ; amertume et caramel. Je pense à mon père qui grimace à l'idée que mon corps puisse faire couler du sang toutes les quelques semaines, à ma mère qui calcule mentalement toutes les calories que j'ose manger. C'est mieux que ce soit lui qui m'ait amenée à la gare. Sinon, je n'aurais eu qu'une bouteille d'eau pour le trajet.

Le front contre la fenêtre du TGV, je regarde l'arrière des bâtiments défiler de plus en plus vite. Des façades sales, du linge suspendu à une fenêtre, puis les maisons mignonnes de la Seine-et-Marne. Quand je finis ma part de gâteau, le TGV s'est élancé sur des rails qui traversent des collines vertes. J'ai l'impression de voyager dans un fond d'écran de vieux PC de salle informatique.

Deux heures plus tard, je rencontre ce que ma mère appelle la « vieille Micheline » : le train de ma correspondance semble tousser à chaque effort, prêt à rendre l'âme. On doit être une dizaine dans le wagon, à tout casser. Il n'est pas climatisé et je somnole dans la chaleur de plus en plus écrasante. Comme je n'ai pas mon téléphone, j'ai noté toutes les gares que l'on traverse avant la mienne, et j'ai bien fait : les arrêts ne sont même pas annoncés, ni affichés. On s'immobilise sur des quais à voie unique, je vérifie leur nom sur le panneau, puis je regarde quelques passagers descendre. À chaque fois, ils sont moins nombreux à monter.

Quand j'arrive enfin, je commence à suivre deux voyageuses qui traversent les rails. C'est la première fois que je me retrouve à la hauteur des roues et du ballast. Il flotte dans l'air un parfum entêtant, indéfinissable. J'ai l'impression que c'est l'odeur du soleil. Mais ce sont les champs couverts d'herbes et de fleurs, que j'ai vus en m'approchant du village, les buttes boisées, au loin. Ma grand-mère est censée m'attendre ; je la cherche des yeux. J'espère qu'elle

me reconnaîtra du premier coup. J'espère qu'elle ne m'a pas oubliée, que je ne devrai pas emprunter le portable de quelqu'un pour l'appeler.

Je contourne le bâtiment de la gare qui a l'air fermé depuis longtemps – une planche est même clouée en travers d'une fenêtre. De l'autre côté, une placette, trois voitures garées, une mobylette. Je devine immédiatement qui est la silhouette qui se tient à côté et me fait un signe de la main : Maëlle.

« Gwendoline ! Par ici ! Bienvenue ! »

Elle a la voix claire et qui porte. Elle a tellement d'assurance que j'ai peur de ne pas être à la hauteur. Pour une fois, je n'ai pas besoin de partir à la recherche de mon rythme cardiaque. Il tambourine dans ma poitrine.

« C'était pas trop long ?

– Non, ça va.

– Mamie a eu une course à faire, elle est désolée. Je vais te ramener à la maison en mobylette. Euh... »

Son regard me parcourt et je sens déjà le découragement m'envahir : elle ne s'attendait pas à ma corpulence. La mobylette ne supportera pas mon poids à l'arrière. Pour ne pas laisser le malaise s'installer, je propose tout de suite :

« Je peux aussi l'attendre, ne t'en fais pas. C'est gentil quand même.

– Hein ? Non, c'est moi qui suis trop bête. J'avais oublié que t'aurais une valise. »

On se regarde dans les yeux et je me mets à glousser. J'ai paniqué pour rien. Son aveu semble effacer une partie de la gêne entre nous. Elle réfléchit à peine quelques secondes et m'explique :

« C'est pas grave. Tu vas la tenir et la faire rouler à côté de toi, on va la déposer chez Nicole. J'envoie un message à Mamie. »

Elle me tend un casque et tape son message. Je n'ose pas demander qui est Nicole, ou ce qu'elle risque de penser quand on la prendra pour une bagagiste. Maëlle range son téléphone, enfourche la mobylette, et je m'installe maladroitement derrière elle.

« J'irai pas vite, elle crie dans sa visière. C'est tout près.

– OK.

– Fais pas ta timide et accroche-toi bien à moi. »

Je crispe une main sur la poignée de la valise à roulettes, et mon bras gauche autour de sa taille.

« Serre les genoux, cousine ! »

Je panique un peu mais elle démarre en douceur et roule au pas. Je l'entends rire de ma nervosité, sens son ventre se contracter. Après quelques minutes à peine, on s'arrête devant une maison en bord de route. Maëlle me dit de descendre de la mobylette et, comme si elle était chez elle, elle se penche par la fenêtre ouverte du rez-de-chaussée.

« Nicole ? Nicole ! »

J'ai envie de disparaître ; la propriétaire des lieux, elle, ne s'en formalise pas le moins du monde. Elles se font la

bise par la fenêtre, et Maëlle lui explique la situation. Elle me présente, je tends la main par réflexe et la vieille dame m'attire à elle pour une embrassade. J'essaie de ne pas penser au trajet que je viens de faire, à l'air recyclé des transports en commun, au risque d'apporter le virus. Elle nous dit de poser la valise dans le couloir de l'entrée, et l'affaire est conclue. Je remonte sur la mobylette, un peu plus à l'aise, et on s'élançe à une vitesse normale, cette fois.

« C'est quelqu'un de notre famille ? je demande, curieuse, quand j'estime qu'on est assez loin.

– Non, juste une copine de Mamie. T'en fais pas, ça lui fera plaisir de la voir. »

Accrochée des deux mains à sa taille, je regarde le village minuscule qu'on traverse – un fleuriste, un boucher, une poste, une boulangerie, tous fermés – puis qui disparaît derrière nous. À l'intersection de sortie, Maëlle prend une voie qui se met à monter, raide, entre les arbres. La fraîcheur de la forêt me réveille un peu. Il doit être environ six heures, maintenant.